

Le Diacre de l'aube (fragment 1)

PROLOGUE

En Gaule, Ve siècle avant notre ère

« Albiorix, conte-nous encore ! Conte-nous l'histoire du Sage qui amassait les nuées ! »

Ils étaient tous assis en demi-cercle face à lui, les yeux brillants de curiosité, sous l'épaisse frondaison des chênes. Entre eux et lui des braises mourantes imprimaient sur la terre la marque d'un dernier baiser de feu. La journée s'achevait. Le crépuscule, curieux lui aussi, avançait à pas de loup pour écouter la fin de la leçon, dissimulé pour l'instant derrière l'énorme cupule de granit dont la masse minérale surplombait sévèrement le groupe. Albiorix, le druide, commença son histoire...

C'était il y a fort longtemps, en cet endroit même. Des pillards sans foi ni loi qui venaient de rançonner un village, d'en capturer les hommes pour en faire des esclaves, d'en violer les femmes et d'en tuer les enfants, riaient ensemble autour du feu, sous les étoiles, fêtant à grands coups de liqueur fermentée la réussite de leur expédition avant de partager entre eux le butin. Dans la forêt proche, chênes et cerfs faisaient gravement silence, non par crainte des bandits mais par désir de justice car ils savaient qu'il approchait du camp de son pas ferme, de son allure inexorable, le vengeur de tant de cruautés.

Parvenu à l'orée de l'étroite clairière, le Sage, car c'était lui, leva sans un mot son bâton-serpent en direction des arbres ; aussitôt, à la grande surprise et à la grande peur des brigands, chênes et taillis reculèrent dans un grand bruit de branches et de feuilles froissées, dégageant plus largement l'espace où s'entassaient les hommes, leurs prisonniers et leurs chariots. Un autre geste et voilà les chariots, soudain chargés de tous les prisonniers, qui s'enfuient d'eux-mêmes dans la forêt voisine, sans le secours des bêtes. Celles-ci, de grands bœufs roux aux cornes en forme de lyre, leur emboîtèrent le pas après avoir adressé aux hommes restants un long meuglement de triomphe. L'heure était venue !

Stupéfaits, apeurés aussi devant de tels prodiges, les bandits n'avaient encore esquissé aucun geste, à part deux ou trois qui s'étaient redressés à demi. Il faut dire que le bâton du Sage, élevé dans les airs, s'était mis à tourner à vive allure au-dessus de leur tête ; ce faisant, il convoquait tous les nuages occupés à traverser ce pays et ses environs, leur enjoignant de le rejoindre au plus vite – et ceci sans tenir aucun compte de la protestation des étoiles dont c'était le tour de paraître au firmament.

Une fois les nuées rassemblées au-dessus de la clairière, le Sage leur distribua sa colère. Collant alors leurs fronts noirs et gonflés aux bornes inférieures du ciel, celles-ci se mirent à crépiter de toutes parts jusqu'à ce que l'une d'elles, plus enragée que les autres, lançât la première au beau milieu du feu des hommes la foudre des dieux. Celle-ci produisit une gerbe brûlante qui s'épanouit puis retomba en pluie de braises. Aussitôt les brigands ahuris de se lever, de chercher à se protéger avec leurs bras, de sautiller sur place, mais impossible pour eux de fuir : la terre ne leur concédait qu'un tout petit espace autour de leurs semelles de cuir ; au-delà, elle se fendait, menaçant de les engloutir.

Et ce n'était que le commencement ! L'orage, un orage de fin du monde, éclata au-dessus de leurs têtes. Ce fut d'abord, aveuglant leurs yeux, un déferlement d'éclairs gigantesques pris les uns dans les autres, abattant sur la terre l'immense filet de lumière en furie qui préleva bien vite, comme il se doit, son dû de chair brûlée chez les vivants. Ce fut ensuite, assourdissant à ne pas s'entendre crier, le déchaînement de coups de tonnerre ébranlant à l'infini la voûte des cieux et le cœur pusillanime des hommes. Ce fut aussi une marée discontinue de pluie et de grêle cinglant les épaules et les joues des méchants, ou les emportant même pour les noyer sans pitié un peu plus loin. Ce fut enfin le vent, animé de si puissantes rafales qu'il jeta les corps les uns contre les autres, ou même de tronc en tronc, jusqu'à ce qu'ils gisent assommés, demi-fous, les pillards du jour, au pied des arbres.

Terrible majesté de la colère du ciel ! Comment ces hommes au cœur mauvais, simples fétus de

paille en la circonstance, auraient-ils pu lutter contre pareil assaut ? Quand celui-ci cessa, quand le bâton-serpent eut enfin regagné la main du Sage et que les nuées dispersées laissèrent la place à un ciel d'un noir livide, ils n'étaient plus qu'un monceau de corps désarticulés parmi lesquels il y avait bien plus de morts que de vivants, les vivants eux-mêmes geignant à quatre pattes dans un torrent de boue tels des pourceaux.

Le druide se tut enfin. Mais il ne faisait pas encore nuit, aussi le cri s'éleva-t-il à nouveau : « Albiorix, conte-nous encore ! Conte-nous encore l'histoire de celui qui ne savait pas triompher des mots ! »

Albiorix sourit à cette perspective : c'était son histoire préférée. « Ce sera la dernière, alors », prévint-il avant de se lancer.

Dardanus avait quinze ans et se faisait sans cesse moquer ou reprendre parce qu'il ne trouvait pas ses mots. Ce n'était pas qu'il était sot, ni même qu'il n'avait pas étudié. Mais ses idées refusaient obstinément de se plier aux mots. Quelle tristesse lorsque le druide local l'interrogeait devant ses camarades ! Des ricanements discrets montaient alors de l'assistance, étouffant un peu plus chaque fois sa bonne volonté. Allait-il devoir renoncer à son rêve le plus cher, devenir lui-même un druide ? Il était près de désespérer lorsqu'un vieux Sage, un ancien druide, vint séjourner dans le village. Il assista aux leçons et constata lui aussi l'infirmité patente de Dardanus ; mais il n'en tira pas les mêmes conclusions que les autres. Demandant la parole, le vieillard expliqua que la pensée du garçon était tout simplement trop vaste pour entrer commodément dans les mots ; que ceux-ci, quoique très fiers de leur mission sur terre, oublièrent un léger détail, à savoir que la pensée depuis toujours précédait les mots ; qu'elle existait parfaitement sans eux alors que le contraire n'était pas possible. Le Sage assura même que l'esprit de l'homme avait au départ été conçu pour se passer des mots ; que le langage était un abâtardissement de la pensée vu que celle-ci n'avait aucun besoin d'un truchement matériel. Jadis, poursuivit-il, les hommes communiquaient directement de pensée à pensée, ce qui autorisait une expansion illimitée du message à transmettre ; si Dardanus peinait à faire entrer la sienne dans des mots, c'est qu'il gardait trace en lui de cette disposition première : il était donc abusif de lui prêter la naïveté d'un autre âge, d'un âge sans mots, prétendument inférieur. D'où il ressortait, s'agissant d'initiation, conclut le vieillard, que la maîtrise du langage ou de l'art oratoire n'était rien d'autre qu'un maigre outil, le plus souvent encombrant et superfétatoire, au service d'une puissance spirituelle jaillissant, elle, directement de l'âme.

« Conte-nous encore... Conte-nous encore l'histoire de notre Mère la Terre qui était si bonne et que les hommes ont rendue mauvaise... » Non, il n'était plus temps de conter. La nuit, qui, elle, n'est curieuse de rien parce qu'elle abolit tout, avait achevé de repousser le crépuscule aux limites de son propre territoire. Autour du groupe, tout s'endormait dans une senteur d'oubli... Le druide donna le signal du départ. Toutefois, les postulants rentreraient seuls au village ce soir car Albiorix avait senti non loin d'eux une présence, une présence intense, demeurée jusque-là dans l'expectative, attendant son heure.

Son heure était venue. Le druide se tourna vers l'orient pour accueillir la silhouette qui s'avavançait à présent vers lui à découvert. « Albiorix, je te trouve enfin, déclara Dercéa, et je t'apporte ce que tu espères depuis si longtemps. »

PREMIÈRE PARTIE

« Il y a eu, et il y aura encore beaucoup de destructions de l'humanité, dont les plus grandes sont par le feu et par l'eau, et les moindres par d'autres moyens innombrables. Votre pays [c'est un prêtre égyptien qui parle au Grec Solon], comme le nôtre, raconte l'histoire de Phaéton, qui attela le char de son père [donc le Soleil], ne put le maintenir sur son trajet habituel, brûla de ce fait tout ce qui était sur Terre, et périt lui-même, foudroyé. Cette histoire revêt la forme d'une légende, mais en vérité, elle est l'écho d'un événement réel : le bouleversement des corps célestes qui tournent autour de la Terre, et la destruction des choses terrestres par un feu sauvage, qui se produisit à de longs intervalles. » (PLATON ; on dit que ce philosophe paya cent mines pour posséder les trois ouvrages de Philolaos sur la pensée de Pythagore.)

« Les songes sont issus d'un organe ou d'un ensemble d'organes qui, à l'état de veille, se trouve presque complètement sous le contrôle de notre conscience ou de notre raison, c'est-à-dire de cette partie de notre moi qui s'est jalousement différenciée et séparée du reste de l'univers avec lequel elle n'a plus que des communications indigentes, précaires et sévèrement surveillées.

« Dans le sommeil, cet organe dont la raison proprement dite n'est peut-être qu'une excroissance parasitaire et tyrannique, recouvre plus ou moins son indépendance, échappe aux principales contraintes de la personnalité, erre à son gré ou au hasard dans l'illimité, se remet en rapport avec tout ce qu'on lui défend d'approcher de peur qu'il ne s'y confonde ; et perd notamment la notion des deux illusions les plus nécessaires au maintien de notre petite vie individuelle, illusions qui nous masquent la réalité de l'éternel partout, de l'éternel présent et que nous avons appelées l'espace et le temps. » (MAETERLINCK)

« Si on ne fait pas rêver une nation, elle vieillit, à l'image de notre société en perte d'espérance. » (CASALI)

Chapitre 1

« Rien n'est plus faux que de croire qu'un enfant est un terrain vierge où il nous est loisible d'édifier ce qui nous plaira. Il n'est pas non plus une cire molle qui recevra docilement notre empreinte. Un enfant naissant est déjà terriblement vieux, déjà chargé de tendances, d'inclinations. » (MAURIAC)

Bourges, janvier 1951

Comme chaque jour après l'école, suivant l'une des nombreuses rues pavées de leur ville natale, Georges et Lucie rentraient chez eux main dans la main en discutant avec ferveur. Comme chaque jour aussi, ils eurent au passage un bref coup d'oeil pour la vieille église Saint-Pierre, postée en sentinelle sur leur trajet. Ils n'étaient pas frère et sœur : juste deux amis qui habitaient le même quartier, elle rue des Arènes, lui place de la Nation. Et ils n'étaient pas non plus égaux dans la discussion : le plus souvent, Lucie parlait, Georges écoutait. Elle avait toujours un avis sur tout. Vu qu'ils n'étaient pas dans la même classe, songeait intérieurement Georges qui avait quant à lui beaucoup de mal à suivre les diverses leçons au tableau, c'était bien facile pour Lucie de prétendre avoir trouvé seule les idées qu'elle brassait sans arrêt – empruntées plutôt en grande majorité, dans la réalité des faits, à sa maîtresse, Mme Maubly.

Mais comment vérifier cela ? Georges n'en avait ni le temps, ni les moyens ; à vrai dire, il avait juste assez de capacités intellectuelles pour suivre à peu près les divagations de la petite fille : c'était plus facile d'écouter que de lire ou de devoir apprendre par cœur. Et puis il y avait un avantage certain à prêter attention aux paroles de Lucie... Georges avait étonné son propre maître en répondant à l'une de ses questions que c'étaient les Bituriges qui avaient fondé la ville de Bourges. Sans son amie, il n'aurait jamais su cela. Il était même miraculeux qu'il ait pu retenir ce nom étrange. Mais tout était étrange, venant de Lucie. Ainsi, jusqu'à ses sept ans, elle avait prétendu être une enfant adoptée, elle aussi, assurant qu'elle avait eu une autre famille, avant. Or tout le monde savait bien que Solange, la mère de Lucie, était sa vraie mère ! Georges, *lui*, avait été adopté par un oncle et une tante côté paternel, obligation due à la disparition de sa mère pendant la guerre, suite à l'exécution de son mari, donc du père de Georges, par la Gestapo. Obligation qui n'avait d'abord guère réjoui les intéressés (l'oncle Léonce et la tante Primerose) vu que leur neveu n'était ni beau, ni intelligent. Lucie, elle, était aussi belle qu'intelligente. Nul n'aurait *jamais* songé à s'en débarrasser.

À l'époque, la petite fille avait bien essayé d'expliquer à son ami que les Gaulois ou les Indiens de l'Inde croyaient également qu'on vivait plusieurs existences : qu'est-ce que ça avait d'extraordinaire ? On pouvait assurément faire plus de bien en plusieurs vies qu'en une seule, pas vrai ? Et donc devenir encore plus digne d'aller au ciel. Georges, qui ne pensait guère alors pouvoir être admis au Paradis sans discussion (cela avait un peu changé depuis sa Première Communion), avait imaginé une horde de Bituriges et d'enturbannés se réservant d'emblée les meilleures places, là-haut. Comment lutter ? Lucie, elle, saurait leur parler. Mais lui, bernique ! Renvoyé dans le couloir, comme à l'école, quand il bégayait au lieu de réciter d'une seule traite sa fable de La Fontaine.

Cette année, elle ne parlait plus du Ciel ni des Indiens, mais de la guerre encore proche que son grand-père n'arrêtait pas d'évoquer dans tous ses détails les plus sordides. Lucie était tracassée par le manque de fraternité des hommes. Tout le monde se tapait dessus, se dénonçait, s'entre-tuait, s'exterminait. Comment faire cesser cette sinistre farce ? Et cela faisait des années, des siècles, des millénaires que c'était la même chanson ! Il devait bien y avoir quelque chose à faire, non ? Georges haussait les épaules : que proposer ? Lui, la guerre, il n'en gardait pas un mauvais souvenir vu que son oncle et sa tante s'étaient copieusement enrichis avec le marché noir ; mais interdiction d'en parler ! C'était un secret de famille.

Pourtant, ce jour-là, il eut une illumination. Espérant faire cesser les jérémiades de son amie, il lança tout de go, d'un ton impérieux : « Il faut plus de sagesse parmi les hommes ». Le curé avait dit quelque chose comme ça au catéchisme, après avoir reconnu que le christianisme n'avait aucun monopole de ce point de vue-là, les Grecs du genre Ulysse ayant eu leurs propres sages. Il suffisait de gratter un peu la vilaine couche d'égoïsme qui raidissait les humains comme la boue le faisait pour les bottines et hop ! le tour serait joué. Mais Lucie ne se laissa pas prendre aussi facilement au piège de ces bonnes paroles : Ulysse était un voyageur, pas un sage ! Georges pouvait-il fournir des exemples de vrais sages grecs, au moins, avant de rétrograder les chrétiens ? Pour une fois, la mémoire ne fit pas défaut à l'élève ordinairement mal noté : « Sur le livre d'histoire, au chapitre sur l'Antiquité, tu ne te rappelles pas ? Il y avait Pythagore et Socrate, deux vieux messieurs au visage de pierre tout ridé. Les plus vieux sont les plus sages, c'est connu. »

Avait-il créé un petit miracle, par ces seuls mots ? Un moment pensive, Lucie changea de sujet comme si elle entérinait les affirmations un peu hasardeuses de Georges. Et, autre miracle, sans doute obtenu par l'intercession de saint Pierre, elle se mit à parler de vrais trucs de fille, d'une nouvelle robe que sa mère lui cousait, de rubans à acheter pour ses nattes, bref, de tout ce que son ami souhaitait entendre depuis longtemps, vu que cela faisait d'elle, enfin, un authentique être humain et non une espèce de créature née bizarrement très vieille, quoique sans les rides, une machine à penser, ou à remâcher, ce qui revenait au même aux yeux de Georges. Heureusement qu'ils n'étaient pas dans la même classe ! On racontait que Lucie mettait souvent la patience de sa maîtresse à rude épreuve.

« Mes parents parlent de déménager, murmura-t-elle soudain. Je me demande où on va atterrir... En Bretagne, je crois... Pas la porte à côté. Je me demande surtout dans quel genre d'école je vais me retrouver. Avec un peu de chance, je tomberai sur quelqu'un de plus futé que Mme Maubly. »

La terre s'ouvrit d'un seul coup sous les pieds crottés de Georges. À la fois sous l'effet de la surprise – ce déménagement était tellement imprévu – et du désespoir – cela ne semblait faire ni chaud ni froid à sa meilleure amie de l'abandonner lui, sans retour, sur les pavés de Bourges. « Je ne t'intéresse pas vraiment », songea-t-il, la gorge nouée. Comme pour lui donner raison, Lucie lâcha sa main afin de remonter les bretelles de son cartable et ne la reprit pas. Certes, ils étaient presque arrivés au point où ils se séparaient d'habitude, mais cela faisait au moins trois minutes de perdues !

L'avenir prouva que Georges avait bien tort de s'en faire : son destin et celui de Lucie étaient étroitement liés, ainsi que le bon Pythagore aurait pu le leur apprendre le jour même.

Chapitre 2

Lorient, janvier 1970

C'était comme si la feuille de papier lui avait glacé les doigts. Comme s'il se retrouvait d'un seul coup au Canada, ou en Sibérie, au bord d'un champ de neige désert, hostile, sans une branche, cerné de barbelés. Le froid, la solitude, un sentiment profond de perte. Une simple lettre pouvait-elle vraiment faire cet effet-là ? Absurde. Il en fixait vaguement le texte, hébété. Surtout, ne pas relire. Pareilles choses ne devraient pas être permises... Mais à quoi s'attendait-il, au juste, après tout ce temps, après ce quasi-vide ?

Il fallait bien le dire : Georges ne s'était jamais attendu à susciter chez Lucie autre chose qu'une tendre amitié. Il était pleinement satisfait par le sentiment qui les unissait, lequel s'était avéré

remarquablement solide, malgré la distance et les quelques périodes durant lesquelles leur correspondance s'était relâchée. Mais que de changements de part et d'autre ! Quinze ans auparavant, par exemple, un événement majeur s'était produit dans la vie de Georges : une petite sœur, Brigitte, lui était tombée du ciel. En effet, quand la mère de Georges avait fui en tant que résistante la menace de la Gestapo, ce n'était pas par lâcheté : c'était parce qu'elle venait de découvrir qu'elle était enceinte. Tout faire pour préserver cette petite vie en gestation : telle avait été sa seule préoccupation, du moins après avoir confié hâtivement son fils Georges à Léonce, le frère de son mari, qui vivait à Bordeaux. Léonce était plutôt bien vu de l'occupant : c'était une garantie pour l'enfant, s'était dit Suzette avant de disparaître.

Elle avait réussi à passer les Pyrénées et s'était réfugiée en Espagne. Un an après la fin de la guerre, jugeant que son bébé pouvait supporter le voyage, elle était revenue en France mais Léonce et Primerose, qui craignaient d'être poursuivis comme « collabos », avaient discrètement déménagé sans laisser d'adresse ; à vrai dire, ils étaient persuadés que Suzette était morte, happée dans le grand tourbillon de 1944. La guerre était passée mais elle laissait derrière elle une telle confusion, il y avait tant de disparus que pendant plusieurs mois l'administration ne put faire aboutir qu'une recherche sur dix, au bas mot. Ce n'était qu'en 1953 que la mère de Georges avait appris que son beau-frère vivait désormais à Bourges, ville natale de son épouse, et que, dans l'enfilade, elle avait pu récupérer la garde de son fils, au grand dam de l'oncle et de la tante qui s'étaient finalement habitués à former une vraie famille (même si Georges ce n'était pas la crème des rejetons, loin de là). Du coup, ce dernier avait quitté Bourges à son tour puisque Suzette et Brigitte s'étaient installés à Lorient, en Bretagne.

Lorient ! Georges ne pouvait pas rêver mieux puisque sa chère Lucie était pensionnaire à La Trinité-sur-mer et passait toutes ses vacances dans le Morbihan. En fait, ils ne s'étaient pas beaucoup revus, une demi-douzaine de fois en quinze ans, leurs emplois du temps ne coïncidant pas du tout, étant de surcroît l'un et l'autre à un âge où les enfants dépendent entièrement de leurs parents pour leurs déplacements.

Mais ils continuaient à s'écrire et savaient à peu près tout l'un de l'autre. Cela plaisait beaucoup à Georges, même s'il disposait aussi d'une autre confidente en la personne de sa soeur Brigitte. Quand il avait été question de mettre celle-ci en pension, chose assez fréquente à l'époque, l'établissement privé qui avait accueilli Lucie fut tout de suite plébiscité : Brigitte s'en alla étudier à La Trinité, ce qui lui permit à la fois de mieux connaître l'amie intime de son frère et de constituer avec celle-ci et une autre fille, Élise, un suave et durable trio. Georges en fut d'abord doublement jaloux, comme frère et comme ami. Puis, vu qu'il était arrivé à l'âge des amitiés viriles, il s'en consola avec Jean, un de ses camarades de lycée. Toutefois, ce n'était pas pareil, constata-t-il à plusieurs reprises. Les garçons jouaient un rôle, le plus souvent, terrorisés à l'idée de montrer leurs sentiments, de paraître faibles. Mais comme petit à petit Georges n'avait quasiment plus obtenu de nouvelles de Lucie que par Brigitte, il avait bien fallu qu'il s'y fasse.

Il se considérait pourtant toujours comme l'ami de Lucie. Et voilà que trois ans plus tard il tombait des nues en lisant une lettre de cette dernière, une des rares qu'elle écrivait encore, dans laquelle la jeune fille lui annonçait qu'elle était tombée amoureuse d'un garçon exceptionnel, que sa vie en était transformée, pour ne pas dire transfigurée... Georges avait senti son cœur se serrer hors de propos. Lucie ! Un homme allait lui prendre Lucie ! Car elle allait se marier avec lui, à n'en pas douter : il gagnait déjà sa vie.

Par chance, le destin s'en mêla : le fiancé idéal épousa au dernier moment une autre femme. Ce fut comme si on avait ôté un poids énorme de la poitrine de Georges. Pendant les années qui suivirent, il essaya de rencontrer plus souvent Lucie en chair et en os, persuadé qu'elle finirait par se consoler dans ses bras. Il n'en fut rien. Elle ne l'évitait pas, elle lui écrivait encore parfois, mais il eut bien conscience que, tandis qu'il l'aimait ou croyait l'aimer chaque jour davantage, elle-même devenait secrète, fuyante, dissimulée, lui déroband des pans entiers de sa vie intérieure. Plus question même de discuter histoire ou religion avec elle : elle avait dû se lasser de monologuer en présence d'un homme aussi inculte.

Et là, le coup fatal : cette ultime missive qu'il tenait encore entre ses doigts tremblants. Il était de

retour d'un chantier de plusieurs semaines dans le Bas-Berry ; il se réjouissait à l'idée de revoir Lucie, de lui parler de leur chère province, de voir à nouveau briller l'intérêt dans ses yeux... Et puis cela, ces lignes griffonnées en vitesse, comme si elle écrivait moins pour épancher son cœur que par acquit de conscience. L'épouse du jeune homme idéal était décédée (les circonstances de cette mort n'étaient pas précisées). Résultat, le jeune homme idéal était de nouveau libre. Le mariage avait eu lieu dans l'intimité et à présent Lucie venait de découvrir qu'elle était enceinte. *Trop de bonheur oppresse*, précisait l'heureuse femme – car elle était une femme désormais. C'était exactement l'effet produit par le malheur, songea Georges à qui la nouvelle avait coupé la respiration.

Il prit sur lui pour envoyer un courrier de félicitations aussi bref qu'enjoué, mais le cœur n'y était pas...

Un champ tout enneigé. Comme l'impression était juste ! Devant lui s'étendait une existence entière dont le *trop de bonheur* de Lucie était évidemment exclu.

Chapitre 3

« Le passé n'est pas mort, il n'est même pas passé. Nous nous séparons de lui et feignons d'y être étrangers. » (WOLF)

Vannes, mars 1972

Ce n'était pas la première fois que Gabriel, douze ans, gardait son petit frère en l'absence de leurs deux parents ; mais il se passa ce jour-là quelque chose d'étrange. Alors que l'aîné travaillait à un exposé sur les grandes inventions, tournant à demi le dos au parc où était confortablement installé le cadet, il ressentit une sorte de gêne, une gêne profonde, un peu comme si un intrus était brusquement entré dans la pièce et l'observait avec une curiosité aiguisée, proche de l'hostilité. Un bref coup d'oeil alentour lui confirma pourtant qu'il était seul avec l'enfant... lequel, certes, avait les yeux fixés sur lui... mais vu que Jean-Luc n'avait même pas un an et demi, il ne pouvait franchement être question d'y voir un ennemi.

Chassant résolument cette impression absurde, Gabriel se remit au travail. C'était plus intéressant qu'il ne l'avait cru, cette histoire d'inventions. Presque toutes étaient des redécouvertes, en fait. Il avait dévoré plusieurs livres sur le sujet et il s'avérait que Caïn avait inventé les poids et mesures tandis que les Égyptiens, qui connaissaient l'électricité, avaient accessoirement mis au point le stylo-plume, les Sumériens le bitume pour trottoirs, Philon de Byzance le thermomètre, Archimède le canon et Léonard de Vinci pas grand-chose, vu qu'il s'était le plus souvent contenté, disait-on, de reprendre de vieux schémas grecs oubliés (dont ceux d'Archimède, entre autres). Bien avant Darwin, Anaximandre déclarait l'homme issu du poisson. Cléanthes de Samos, quant à lui, avait précédé Copernic de plus d'un millénaire s'agissant de la rotation de la terre. Dans l'Antiquité également, Leucippe connaissait la pesanteur, Lucrèce et Démocrite les atomes ; tous savaient que le monde est infini. La Bible le disait déjà : *rien de nouveau sous le soleil*.

Bien entendu, les « successeurs » avaient essayé de perfectionner les trouvailles de ceux qui les avaient précédés, comme Héron d'Alexandrie pour le thermomètre ou Léonard de Vinci pour le canon. Il apparaissait cependant assez clairement que l'Homme ne progressait pas de façon linéaire mais par sauts de cabri, ressouvenirs et autres volte-face, ceci étant dû, d'après André, le père de Gabriel et de Jean-Luc, aux innombrables cataclysmes qui, dans les temps les plus anciens, avaient sans cesse remis à zéro les compteurs du savoir humain. Des quantités astronomiques de documents écrits ou gravés auraient jadis été emportés par les flots, le feu, la boue, laissant derrière eux des esprits à la fois vierges et traumatisés contraints de se remettre à l'ouvrage et de repenser le monde nouveau issu du chaos. Quoique se croyant l'élue inégalée de la modernité, la science actuelle ne faisait que redécouvrir ce que d'autres avaient découvert avant lui ; il errait dans *l'immense forêt vierge des préjugés humains*.

Gabriel, qui lisait énormément, en savait beaucoup plus que les autres garçons de son âge. Aussi son père lui avait-il glissé, à propos de son exposé : « N'en fais pas trop. » Sage conseil. Mais comment ne pas se laisser emporter par son sujet face à des vérités aussi passionnantes ? Comment

se restreindre, s'abaisser au niveau des autres élèves qui n'ouvraient quasiment jamais de livres utiles ?

C'est alors qu'au sein de l'exaltation qui le saisissait toujours dans ces cas-là Gabriel éprouva de nouveau une sensation de malaise. Il se tourna brusquement : le petit avait les yeux fixés sur lui. Mais ce n'étaient pas des yeux de bébé. C'était un regard profond, inquisiteur, adulte. Cela se pouvait-il ? L'aîné cligna des paupières, perplexe. Venant de cette minuscule créature amorphe – Jean-Luc était depuis sa naissance un enfant placide, immobile, pleurant rarement, gazouillant encore moins – un tel regard était-il seulement possible ? Et pourtant, les grands yeux noirs qui ne se détachaient pas du collégien paraissaient contenir tout un monde. Quel monde ? Hypothèse ridicule ! Comme si cette petite boule dodue quasi-dépourvue de réflexes pouvait être autre chose qu'un ersatz humain ! *Se sent-il menacé ?* s'interrogea soudain Gabriel, qui avait détesté Jean-Luc dès sa venue au monde. *Voit-il en moi un ennemi ? Se tient-il constamment sur ses gardes, au cas où je voudrais l'étouffer ? J'en ai eu envie très souvent, même si ça m'est un peu passé maintenant. Oui, il observe son prédateur, voilà ce qu'il fait. Question de survie.*

Pas seulement... Gabriel constata que ce regard était intelligent au possible. Un petit précoce, comme lui-même, qui était à la fois le plus jeune élève de sa classe et le plus cultivé ? *Veut-il communiquer avec moi ?* Et malgré lui le collégien s'adressa tout haut à son petit frère : « Tu vois, on croit que Galilée a inventé des tas de choses et c'est absolument faux. La lunette astronomique, par exemple... Elle existait bien avant lui ! Est-ce que tu comprends bien ce que je veux te dire ? Ceux qu'on tient pour de grands inventeurs ne sont le plus souvent que des érudits très au fait des textes anciens qui, eux, regorgent de trucs astucieux. C'est le cas, entre autres, de Roger Bacon, d'après ce que j'ai pu lire... Mais vu qu'au XXe siècle nous n'avons pas la même culture et qu'en plus nous nous croyons plus malins que tous ceux qui nous ont précédés, nous collons nos plus belles étiquettes sur les mauvais noms... »

C'est là que se produisit l'espèce de miracle : Jean-Luc eut un large sourire et tendit une main potelée vers son frère, comme s'il approuvait pleinement ce discours. « Eh bien ! Tu seras un grand *fan* de Bacon, je vois ! » commenta Gabriel ébahi en souriant à son tour... Mais l'heure tournait. L'exposé était pour le surlendemain. Il fallait se remettre au travail. Si cet enfant espérait être sorti de son parc, il se mettait le doigt dans l'oeil. On n'en était pas à ce point de familiarité, tout de même ! Allons, allons... *Rien de nouveau sous le soleil...* Tel a été l'Homme hier et aujourd'hui, tel il sera demain !

De nouveau grave et immobile, Jean-Luc persista à regarder son frère tout le temps que celui-ci consacra à son travail. Et Gabriel, tout en s'en voulant de tant de stupidité, dut résister plusieurs fois à l'envie de soumettre ses théories à l'examen du petit sage qui le surveillait. Quand André, le père, entra dans la pièce un peu plus tard, il embrassa la scène d'un coup d'oeil attendri puis enleva du parc son plus jeune fils qui parut fort désolé à la perspective d'être emmené loin de son aîné : vraiment, Gabriel avait un don avec les enfants ! En entendant cette remarque à demi-ironique, comme souvent chez André, Gabriel ne put s'empêcher de rougir et, pour dissimuler sa réaction, grommela quelques mots en replongeant dans ses chers livres.